

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Arthur LOTH

Les sabots de Noël

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 388-395

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les Sabots de Noël.

« Comment faire !... » disait la jeune femme en s'en retournant toute pensive.

Depuis que la comtesse visitait Jeanne, c'était toujours la parole qu'elle prononçait en la quittant. Chez les autres, elle se sentait comme enveloppée de bénédictions ; on voyait sur son charmant visage comme le reflet du bonheur qu'elle avait donné.

— Tu as été voir tes pauvres, disait son mari en souriant.

— Qui te l'a dit ?

— Je vois leur joie dans tes yeux

Mais quand elle revenait de chez Jeanne, elle n'en rapportait qu'amertume et tristesse.

— Laisse donc ces gens-là, disait le comte, ce sont des orgueilleux !

— Eh bien non, je sens que je ne les abandonnerai pas.

C'était Jeanne.. Jeanne-des-Haleurs, comme on l'appelait dans le quartier, la meilleure ouvrière, la plus habile brodeuse au plumetis ; active, laborieuse, levée bien avant l'aube, et couchée... couchée on ne savait quand ! car alors que tout était éteint dans la rue, on voyait sa lumière briller encore à la vitre.

Tant que son mari avait travaillé, elle avait été heureuse, elle était bonne. Mais depuis que le pauvre homme avait eu son accident, peu à peu la misère était venue.

A partir de ce jour, ç'avait été fini. Brusquement, Jeanne avait changé. Écrasée de besogne et de chagrins, sa physionomie avait pris une expression fatiguée et violente, elle travaillait sans relâche, défendait la vie de ses enfants comme une louve, et quand le pain manquait à la maison, elle allait et venait follement à travers la chambre, pendant que son mari la regardait de cet air hébété que donne l'habitude de la souffrance. « Est-on malheureux d'être malheureux ! répétait-il toujours. On a trop pour mourir, on a pas assez pour vivre. »

Chose triste à dire ; loin d'être reconnaissante à ceux qui la soulageaient, Jeanne n'éprouvait qu'un sentiment de défiance et de honte. C'est qu'avec le malheur, les théories de son père lui étaient revenues en mémoire ; de son père ouvrier ciseleur, socialiste, athée.

« Elle va bientôt me parler du curé » pensait Jeanette, dès qu'une dame de charité pénétrait dans sa chambre.

Quelquefois, en effet, on lui en parlait trop tôt. On lui en parlait en lui remettant le morceau de pain qui

manquait à la maison ; ce qui faisait à Jeanne l'effet d'une rançon.

Mais la comtesse avait un principe, ou plutôt un instinct ; c'était de ne rien demander aux malheureux qu'elle soulageait. Par ses manières, ses paroles, par ce je ne sais quoi qui émanait d'elle, elle tâchait d'inspirer ce que les autres semblaient imposer, et c'était Dieu seul qu'elle fatiguait de ses supplications.

« C'est drôle qu'elle ne m'ait pas encore récité ses litanies, pensait Jeanne.

« Tu vois bien qu'elle vaut mieux que les autres, reprenait son mari.

« Bah! elle va bientôt me lâcher! Ça ne dure pas longtemps, ces grandes dames ! »

Elle comptait sur ses doigts combien chacune d'elles avaient persévéré. La vérité nous oblige à dire que quand Jeanne faisait ce calcul, elle n'arrivait jamais à un grand chiffre. Depuis cette interminable maladie, elle avait passé par bien des mains ; ce qui fait qu'elle avait maintenant ce suprême malheur du pauvre ; elle commençait à être connue.

Je m'étonne comme elle dure ! » disait Jeanne en voyant toujours revenir la comtesse.

Devant cette ineffable bonté, parfois il venait à Jeanne des moments d'attendrissement. Un jour surtout, son regard avait paru s'adoucir.

C'était le 2 novembre, à la fête des morts. Quand la comtesse était arrivée, avec un vase de fleurs disant : « Allez porter cela sur la tombe de votre père ; moi, je vais garder les enfants » il lui avait semblé qu'une larme avait mouillé les paupières de Jeanne, ces paupières toujours arides. Mais cette larme s'était vite

séchée. « C'est pour rester avec mon homme, s'était-elle dit ; c'est pour l'endoctriner, je connais son idée. »

Aujourd'hui, on était à la veille de Noël... Noël qui dans les provinces est la grande fête tant attendue des enfants. Depuis huit jours, Jeanne ne pensait à autre chose ; elle brodait avec fièvre, avec furie.

Pour celui qui la voyait, il y avait un contraste singulier entre l'activité farouche de l'ouvrière à la marche lente de l'ouvrage.

« Je n'aurai jamais fini, pensait-elle. Allons, allons, ce sera un Noël comme l'an dernier. »

Il faut dire qu'avant de se coucher les deux enfants avaient mis leurs sabots dans l'âtre. Avec cette confiance que rien ne décourage, ils avaient passé longtemps à dresser ces sabots contre la plaque de la cheminée, les changeant de côté, se disputant pour ce qu'ils croyaient le meilleur endroit.

« Le bon Jésus devait descendre d'abord par ici. C'était là où poserait le premier cadeau... »

A un moment, comme la bise de décembre faisait grand bruit, les enfants s'étaient agenouillés les mains jointes, les yeux fermés, la bouche ouverte comme en extase... Puis, n'entendant rien venir, ils s'étaient avancés pour regarder dans le tuyau de la cheminée : « Si nous attendions pour voir comment il descend ? »

La mère, dévorant ses larmes, avait eu toutes les peines du monde à les faire coucher. Enfin, ils étaient montés dans leur petit lit, avaient jasé quelque temps ; on les avait entendu se disputer, faire des échanges : « Je te prêterai ma poupée... — tu me prêteras ton pantin...

— Mais dormez donc, répétait la mère d'une voix étouffée...

— Maman, quand le petit Noël viendra, tu nous appelleras, pas vrai ?

— Oui, oui, mais dormez d'abord »

Maintenant, le gazouillement était éteint. Ils reposaient dans les bras l'un de l'autre, leurs cheveux se touchaient, leur haleine se mêlait. Tout en travaillant la mère regardait ces deux têtes blondes qu'éclairait un vague sourire. Puis, son regard glissait du lit au fond de l'âtre, et quand elle apercevait les deux petits sabots, l'aiguille courait plus fiévreusement que jamais.

Enfin, voilà la dernière fleur de la broderie achevée. Jeanne saisit son châle, court au magasin.. Il est temps encore !

Dès le tournant de la rue, elle aperçoit la devanture ouverte, l'étalage éblouissant de lumière, avec les commis qui vont et viennent... Elle entre essoufflée et radieuse... On l'arrête d'un geste : il est trop tard !

Le patron est bien là, le caissier aussi, tous les employés ; mais ce n'est plus l'heure où l'on reçoit l'ouvrage ; demain est grande fête, qu'elle repasse le jour d'après.

« Cela m'aurait pourtant rendu grand service, » dit Jeanne d'une voix étranglée.

Comme on est très affairé, on ne l'écoute pas. Elle sort à pas lents, reste contre la porte, veut entrer ;... puis, reprenant machinalement sa route, s'arrête devant un bazar tout rempli de jouets.

Treize sous, treize sous ! crie l'homme ; toute la boutique à treize sous ! Voyez, mesdames, voyez les jolis arbres de Noël ! »

Pendant que le marchand a le dos tourné, Jeanne

prend un pantin, l'examine, jette un coup d'œil à la dérobee, fait quelques pas, puis, après un instant d'hésitation fièvreuse, rejette le pantin et se remet précipitamment en route.

Elle fut comme épouvantée d'elle-même ! Elle, Jeanne, l'honnête Jeanne, qui n'a jamais volé pour donner un morceau de pain à ses enfants, elle allait se faire voleuse pour leur rapporter un jouet !

— Te voilà déjà ? dit le mari.

— Oui, me voilà.

Elle s'assied, développe son ouvrage, et dit simplement : « Trop tard ! »

En ce moment les cloches de Noël se mettent à sonner joyeusement Matines. D'abord l'église prochaine puis les autres... Tout en écoutant, l'homme a les yeux fixés dans l'âtre. Jeanne voudrait ne pas regarder ; mais elle tourne la tête malgré elle.

Les deux petits sabots sont toujours là, debout ; il semble à Jeanne qu'ils parlent, qu'ils supplient. Elle voit le réveil des enfants ; elle les voit bondissant de leur lit, courant à la cheminée, fourrant leurs petites mains jusqu'au fond des sabots, et alors, ne pouvant croire que le bon Dieu de Noël les ait oubliés, furent dans les cendres comme ils avaient fait l'année précédente.

Elle les voit se retournant vers leur mère : « Rien ! » Et le père, la tête dans ses deux mains, murmurant son mot éternel : « Est-on malheureux d'être malheureux ! »

Elle voit cette triste journée, journée de fête pour tous : les deux petits à la fenêtre, regardant passer les autres enfants avec leurs jouets.

Et pendant qu'elle voit tout cela, les cloches se répondent d'un bout à l'autre de la ville.

« Ah, mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle, et dire qu'il y a des gens qui croient à la Providence ! »

Tout à coup, on frappe à la porte. Une ombre apparaît ; c'est la comtesse. Elle entre vivement, fait un signe à Jeanne, va droit au berceau, embrasse les enfants : « Oh ! les amours, les amours, » dit-elle... Puis, ouvrant son panier, elle s'agenouille devant la cheminée : « Laissez-moi, laissez-moi faire. » Elle met un pantin dans un sabot, une poupée dans l'autre, des bonbons tout autour. Et refermant vivement son sac, elle rabat son voile et dit gaîment : « Je me sauve, car il faut que j'aïlle arranger mes petits sabots à moi. »

Déjà elle a mis la main sur le loquet de la porte, quand elle entend un cri étouffé... C'est Jeanne, qui, après avoir regardé cette scène sans prononcer une parole, et comme sans comprendre, éclate tout à coup en sanglots et se précipite dans les bras de la comtesse. Les larmes amoncelées depuis des années, trouvant enfin une issue, coulent à flots. « Mes petits, mes pauvres petits ! » s'écria-t-elle.

Le dimanche suivant, les enfants de Jeanne allaient à l'église avec les enfants de la comtesse.

— C'est étrange, disait le mari : depuis six mois que tu soutiens ces gens-là, ils ne t'ont jamais montré la moindre reconnaissance, et voilà maintenant que pour un misérable pantin...

Eh oui, mon ami ! tant que je leur ai payé la nourriture, ils ont cru que je venais simplement pour les empêcher de mourir de faim ; et c'est seulement le

jour où je leur ai porté un polichinelle qu'ils ont compris enfin que je les aimais. »

Chers lecteurs, si je vous raconte cette véridique histoire, c'est que nous voilà à la veille du nouvel an et que bien des enfants pauvres attendront en vain les étrennes que leurs parents sont dans l'impossibilité de leur offrir.

En allant acheter des jouets pour vos enfants, pensez à l'histoire de Jeanne ! et dites-vous bien que tout ce que nous pourrions écrire ici-même, que toutes les théories sur la question sociale ne feront pas tant pour rapprocher les classes qu'un petit pantin donné par vous à l'enfant d'un pauvre ouvrier.

ARTHUR LOTH.